



HAL
open science

Stratégies perverses et narcissiques du lien d'objet

Isée Bernateau

► **To cite this version:**

Isée Bernateau. Stratégies perverses et narcissiques du lien d'objet : L'amour proustien, rêve de possession. Recherches en psychanalyse, 2016, Perversions; psychoses 22 (2). hal-01496360

HAL Id: hal-01496360

<https://hal.science/hal-01496360>

Submitted on 27 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Stratégies perverses et narcissiques du lien d'objet :
l'amour proustien, rêve de possession**

**Perverse and narcissistic strategies in the link to the object:
Proustian love, or a dream of possession**

Isée Bernateau

Maître de conférences à l'Université Paris-Diderot, laboratoire CRPMS.

Résumé

A travers le cas de l'amour proustien, tel qu'il se donne à voir dans *A la recherche du temps perdu*, l'auteur se propose de montrer que l'angoisse de séparation peut engendrer la mise en place d'une emprise perverse et narcissique sur l'objet, afin de tenter d'éviter de le perdre. L'amour, en ce qu'il suppose d'abandon et de reconnaissance de l'altérité de l'objet, achoppe sur l'indépendance catastrophique de l'objet. L'emprise perverse et narcissique sur l'objet répète, par le biais de l'identification à l'agresseur, l'emprise de la mère sur le narrateur. Au sein de ces stratégies perverses et narcissiques, la jalousie joue un rôle central, crainte perpétuelle du lâchage de l'objet et torture que le sujet s'auto-inflige, mais aussi ultime tentative pour tenter de tiercéiser une relation duelle perverse et narcissique à l'objet maternel.

Mots-clés

Emprise perverse – narcissisme – Proust - angoisse de séparation – amour d'objet

Abstract

Drawing upon the example of Proustian love, as it manifests itself in *A la Recherche du Temps Perdu*, the author sets out to show how separation anxiety may cause the subject to secure a perverse and narcissistic ascendancy over the object lest he lose him. Inasmuch as it implies potential abandonment and recognition of the object's otherness, love comes up against the catastrophic independence of the latter. Through identification with the aggressor, the perverse and narcissistic ascendancy reenacts the mother's own ascendancy over the narrator. Jealousy holds a central role within these perverse and narcissistic strategies: although it stirs a relentless fear of being "dropped" and drives the subject to self-inflicted

torment, it also represents a final attempt at putting the narcissistic and perverse binary relationship with the maternal object into a third party perspective.

Keywords

Perverse ascendancy – narcissism – Proust – separation anxiety – object love

Stratégies perverses et narcissiques du lien d'objet :

l'amour proustien, rêve de possession

L'amour proustien, rêverie de complétude et d'unité, est volonté désespérée de possession de l'être aimé. En proie à une angoisse de séparation que rien ne peut éteindre, le narrateur d'*À la Recherche du temps perdu* cherche à tout prix à s'assurer de la possession d'un objet dont il est en même temps certain qu'il va finir par lui échapper. À l'image de l'amour de Swann pour Odette, la liaison amoureuse se transforme inmanquablement en torture pour détenir l'autre, dans une emprise qui augmente jusqu'à la folie tant elle échoue à rencontrer la satisfaction. On peut même dire, avec Swann, que l'amour commence quand l'objet menace de s'enfuir, quand il n'est plus à *disposition* : « En voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une souffrance au cœur ; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il le voulaitⁱ ». C'est le moment où l'objet vient à manquer qui détermine chez Proust la force de la fixation amoureuse : « Ce qu'il fallait c'est que notre goût pour lui devint exclusif. Et cette condition-là est réalisée quand – à ce moment où il nous fait défaut – à la recherche des plaisirs que son agrément nous donnait, s'est brusquement substitué en nous un besoin anxieux, qui a pour objet cet être même, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et difficile à guérir – le besoin insensé et douloureux de posséderⁱⁱ ». Du coup, le narrateur amoureux s'efforce, dans des stratégies perverses, d'emprisonner son objet volatile, comme le ferait un collectionneur de papillons. *La prisonnière* est dans son ensemble le récit de cette tentative perverse d'emprisonnement, d'assujettissement, et d'aliénation totale d'Albertine, tentative dont *Albertine disparue (La fugitive)* sonne définitivement le glas. La fuite d'Albertine, puis sa mort tragique sanctionne l'échec d'un projet quasi-sadien de possession absolue mené par le narrateur tout au long des cinq premiers tomes de *La Recherche*.

1. Posséder l'objet

En tombant amoureux de Gilberte puis d'Albertine, le narrateur proustien va en effet mettre à exécution ce projet fou de possession totale. Face à Gilberte, il ne se sent rassuré que s'il est assuré de la voir tous les jours. Avec Albertine, les choses se scellent dans un pacte terrible,

quand la phrase d'Albertine : « Je ne vous quitte plus, je vais rester tout le temps ici » offre au narrateur « l'unique remède contre le poison qui (le) brûlaitⁱⁱⁱ ». Albertine devient *la prisonnière*, enfermée dans une prison d'amour dont les portes se referment aussi sur le narrateur, devenu son geôlier : « De sorte qu'en levant une dernière fois mes yeux du dehors vers la fenêtre de la chambre dans laquelle je serais tout à l'heure, il me sembla voir le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or^{iv} ». Dans son agrippement à son objet, le narrateur entend construire une relation d'où la séparation, toute séparation, même la plus infime, doit être proscrite. Au sein de ce qu'E. Kestemberg nomme avec justesse « relation fétichique à l'objet », relation dans laquelle l'objet a « le statut de garant narcissique du sujet^v », Albertine, une fois enfermée, est condamnée à devenir une « œuvre d'art », une « bête sauvage domestiquée » que possède le narrateur et dont il profite à l'envi : « Mais ma chambre ne contenait-elle pas une œuvre d'art plus précieuse que toutes celles-là ? C'était Albertine elle-même^{vi} ». Elle est la poupée, l'automate modelable et manipulable que le narrateur pervers peut habiller puis déshabiller à l'envi : « Je les drapais sur elle, elle se promenait dans ma chambre avec la majesté d'une dogaresse et d'un mannequin^{vii} ». A l'instar du pervers narcissique, le narrateur fait alors d'Albertine un objet dans lequel il dépose son Moi propre : « Asservi pour les besoins homéostasiques du narcissisme pervers – et de fait mis en fonction d'en soutenir l'économie psychique – ce Moi-hôte sera, pour et par cela, dénaturé et dénié dans ses particularités propres^{viii} ».

« Séquestrer c'est d'abord vider l'être aimé de tous les mondes possibles qu'il contient^{ix} », écrit Deleuze. C'est aussi tenter, au sens propre, de l'objectiver, comme le ferait une photographie. On sait que Proust demandait leur photographie aux gens qu'il aimait, à l'instar du narrateur de *La Recherche*, qui fâche Saint-Loup en lui demandant une photo de sa tante, la duchesse de Guermantes. Or, quel est le pouvoir que Proust prête à la photographie, sinon celui de *fixer* une fois pour toutes une physionomie qui, sinon, demeurerait insaisissable : « Je devrais plus encore donner un nom différent à chacune de ces Albertine qui apparaissaient devant moi, jamais la même, comme – appelées simplement par moi pour plus de commodités la mer – ces mers qui se succédaient et devant lesquelles, autre nymphe, elle se détachait^x » ? On ne saurait mieux dire, à travers l'homophonie mer/mère, d'une part la proximité et l'écart entre Albertine et la mère, et, d'autre part, le fait qu'il n'y a pas *une* mère mais *des* mères, et que l'on ne peut être assuré de rien en face d'un objet aussi changeant, aussi imprévisible et aussi insaisissable que la mer : « Le modèle chéri, au contraire, bouge ;

on n'en a jamais que des photographies manquées^{xi} ». Stratégie perverse qui tente de réduire l'objet au statut d'objet partiel, épinglé comme un papillon par le narrateur prédateur. Stratégie narcissique également qui tente de réduire la multiplicité des visages à *un seul* que le narrateur pourrait *fixer*, et ainsi s'aliéner. Ramené à l'un, c'est-à-dire ramené à soi, l'autre devient un objet dont le narcissisme peut s'emparer. Mais le narrateur reconnaît en même temps qu'une telle tentative est vouée à l'échec au moment même où il en conçoit le projet.

Finalement, puisque l'objet toujours échappe, le seul moyen de le posséder ne serait-il pas de s'en séparer ? Avec Gilberte comme avec Albertine, le narrateur anticipe et finalement précipite la séparation pour mieux la contrôler, la maîtriser, dans une emprise obsessionnelle qui veut circonscrire absolument l'objet. Même si le narrateur admet qu'« on ne veut garder que l'objet que l'on peut perdre^{xii} », la maîtrise du moment même de la séparation fait en sorte que « le souvenir que je garderais d'elle serait comme une sorte de vibration prolongée par une pédale de la minute de notre séparation^{xiii} ». Faire en sorte d'éterniser ce qui rompt la continuité – car la séparation est ce qui introduit au temps en provoquant une discontinuité, en instaurant un rythme –, n'est-ce pas précisément abolir l'effet traumatique que contient nécessairement toute séparation et qui s'origine dans la façon dont précisément elle survient « en une minute » ? Le projet d'emprise perverse se révèle ici dans toute son ampleur : ce qu'il s'agit d'annuler, c'est bien la séparation et son pouvoir mortifiant, en faisant du souvenir, parce qu'il détient la fixité éternelle de l'image de l'objet en soi, le gardien d'une continuité d'être.

2. L'évanouissement de l'objet

Ce qu'il s'agit donc de garder, pour Proust, c'est une trace en lui de l'objet, de cet objet si changeant et qui peut disparaître à tout moment. Le moment de vacillement, d'angoisse extrême contre lequel Proust semble vouloir toujours se prémunir, c'est celui du *lâchage*, c'est-à-dire ce moment où l'autre disparaît alors même qu'il est encore là, quand sa présence se charge d'une absence sur laquelle on n'a plus aucune prise. Le coup de téléphone du narrateur à sa grand-mère rencontre en effet cet « abonné absent » dans une scène qui rejoue le mythique échec d'Orphée à rejoindre Eurydice aux Enfers : « Il me semblait que c'était déjà une ombre chérie que je venais de laisser se perdre parmi les ombres, et seul devant l'appareil, je continuais à répéter en vain : "Grand-mère, grand-mère", comme Orphée, resté seul, répète le nom de la morte^{xiv} ».

De même, le narrateur sent la mélancolie l'envahir quand sa mère, si prompte d'habitude à tout régenter dans sa vie, le laisse libre d'épouser ou non Albertine : « "Et je la trouverai toujours bien si elle doit te rendre heureux." Mais par ces mots même, qui remettaient entre mes mains de décider de mon bonheur, ma mère m'avait mis dans cet état de doute où j'avais déjà été quand, mon père m'ayant permis d'aller à *Phèdre* et surtout d'être homme de lettres, je m'étais senti tout à coup une responsabilité trop grande, la peur de le peiner, et cette mélancolie qu'il y a quand on cesse d'obéir à des ordres qui, au jour le jour, vous cachent l'avenir, de se rendre compte qu'on a enfin commencé de vivre pour de bon, comme une grande personne, la vie, la seule vie qui soit à la disposition de chacun de nous^{xv} ». Le projet de « vivre sa vie propre » a comme toile de fond pour le narrateur un lâchage maternel catastrophique et qui ne peut qu'entraîner la mélancolie. Se détacher de la mère pour aller vers la femme aimée, ce ne peut donc être que la perdre définitivement, devenir l'objet de son désintérêt ou, pire, de son indifférence.

Face à un objet qui menace ainsi de s'évanouir, l'emprise perverse est une solution. Mais l'emprise perverse sur l'autre est toujours d'abord chez Proust, comme peut-être chez tout un chacun, tentative d'emprise sur la mère, dans une relation de collage qui cherche à éviter une séparation qui ne peut se représenter que comme un abandon total. Si Proust accepte avec tant d'acharnement la qualité de *malade*, c'est peut-être justement parce qu'elle fait de lui l'objet d'étude à la fois du père médecin et de la mère guérisseuse ou garde-malade, et qu'ainsi elle prévient et empêche toute velléité de séparation et d'autonomie. Même si, comme le remarque D. Bourdin, « le dévouement comme obstacle à l'investissement de soi est paradoxalement une des variantes de la perte de soi dans la relation à l'autre^{xvi} », occuper la mère et le père, être l'unique objet de leur amour comme de leur ressentiment, tel est sans aucun doute le désir caché sous cette défroque d'enfant nerveux et souffreteux. À propos des patients présentant des troubles hypocondriaques, A. Saurer note : « D'une manière générale, il me semble que les patients somatisants présentent un trouble narcissique identitaire, et cela quelque soit la qualité œdipienne de leur fonctionnement psychique^{xvii} ». Dans la maladie en effet, c'est la vie propre, et non plus la mère, qui menace de faire défaut : « La malade fait la connaissance de l'étranger qu'elle entend aller et venir dans son cerveau. (...) Quels sont ses desseins ? Le médecin consultant, soumis à la question, comme une maîtresse adorée, répond par des serments, tel jour crus, tels jour mis en doute. Au reste, plutôt que celui de la maîtresse, le médecin joue le rôle des serviteurs interrogés. Ils ne sont que des tiers. Celle que

nous pressons, dont nous soupçonnons qu'elle est sur le point de nous trahir, c'est la vie elle-même, et malgré que nous ne la sentions plus la même, nous croyons encore en elle, nous demeurons en tout cas dans le doute jusqu'au jour où elle nous a enfin abandonnés^{xviii} ».

3. La hantise de l'objet

Mieux vaut demeurer en effet sous l'emprise d'une mère ambivalente, et s'en protéger par l'état de maladie, que risquer de perdre un amour dont Proust a le sentiment qu'il lui est si parcimonieusement accordé : « Ma chère petite maman, J'ai peur dans la violence de la crise qui m'empêchait d'écrire de n'avoir pas donné à mon mot la forme qui t'aurait plu. Car j'aime mieux avoir des crises et te plaire que te déplaire et n'en pas avoir^{xix} ». Ainsi, et sous l'effet du mécanisme bien connu de l'identification à l'agresseur, celui qui emprisonne a d'abord été prisonnier. Joyce McDougall discerne dans ce qu'elle nomme la relation addictive à l'autre une tentative de prévention contre tout risque d'abandon : « La faim ou la soif de l'autre rend le sujet vampirique afin qu'il soit reconnu et entendu : objet de sollicitude angoissée, centre de la préoccupation de l'autre, en tant qu'objet à aimer, voire même à haïr, pourvu que cette relation lui donne l'impression d'exister aux yeux de l'autre sans avoir à craindre l'abandon^{xx} ».

Car chez Proust se profile en effet, comme le note Lacan, derrière la crainte que la mère vous lâche, celle qu'elle ne vous lâche jamais : « Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir qu'on va rentrer dans le giron. Ce n'est pas, contrairement à ce qu'on dit, le rythme ni l'alternance présence-absence de la mère. La preuve en est que ce jeu de présence-absence, l'enfant se complait à le renouveler. La possibilité de l'absence, c'est ça, la sécurité de la présence. Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande qui ne saurait défaillir^{xxi} ». L'angoisse ne provient-elle pas en effet de la présence extrême du désir de l'autre, et de l'emprise que ce désir exerce sur le sujet ?

L'enfermement dans et par l'autre trouve dans *La Recherche* son ultime métamorphose dans le clan Verdurin, ce salon dirigé par la main de fer de Mme Verdurin et dont « les fidèles » sont tenus de ne surtout pas « lâcher » : « Pourvu qu'il n'aille pas lâcher

au dernier moment !^{xxiii} ». Mme Verdurin interdit la sexualité aux membres de son salon, va jusqu'à provoquer des ruptures pour préserver l'indissoluble unité de son clan et n'encourage qu'un lien vertical à elle-même, icône auto-proclamée de ce salon déclassé: « Mais il était visible qu'en elle le besoin de conserver leur amitié était de plus en plus dominé par celui que cette amitié ne fût jamais tenue en échec par l'amitié qu'ils pouvaient avoir les uns pour les autres^{xxiii} ». En contrepoint de cette emprise perverse, traitée à propos du clan Verdurin sur un mode parodique, Jean-Pierre Richard discerne dans *La Recherche* un désir de sortie : « Le texte nous montre bien qu'il faudrait pour sortir, pour naître, pour naître au désir, et à Albertine sur la digue, *décider* de soulever le pied et de franchir la barre, d'agir, de réopérer en somme l'inégalité originare^{xxiv} ». Mais cette sortie hors du grand hôtel de Balbec, qui rejoue la sortie hors du cercle de l'enfance, se heurte au défaut de tiercéisation qui imprègne la relation du narrateur à sa mère, relation dyadique dans laquelle le père échoue à occuper une place de tiers. Ce défaut de tiercéisation primordiale, à l'origine aussi bien de l'angoisse de séparation du narrateur que de son désir d'emprise sur l'objet que, ouvre, chez Swann come chez le narrateur, sur une jalousie infernale dont la singularité réside dans le fait qu'elle tente envers et contre tout de faire exister ce tiers tout en constatant son inefficacité symbolique.

4. L'enfer jaloux

Chez Proust, la jalousie est consubstantielle à l'amour, au point qu'elle fonde le sentiment amoureux et meurt avec lui. L'œuvre proustienne, comme d'autres, « confirme triomphalement que la passion jalouse peut conduire bien au-delà du principe de plaisir^{xxv} ». Ainsi, Swann voit son amour pour Odette changer de dimension quand il fait pour la première fois l'expérience de la jalousie : « Quoi ? toute cette agitation parce qu'il ne verrait Odette que demain, ce que précisément il avait souhaité, il y a une heure en se rendant chez Mme Verdurin ! Il fut bien obligé de constater que, dans cette même voiture qui l'emmenait chez Prévost, il n'était plus le même, qu'un être nouveau était là avec lui, adhérent, amalgamé à lui, duquel il ne pourrait peut-être pas se débarrasser, avec qui il allait être obligé d'user de ménagements comme avec un maître ou avec une maladie^{xxvi} ». La jalousie est expérience de possession et de dépossession : l'amoureux se dédouble pour accueillir en lui *le jaloux*, ce double qui ne le quittera plus, comme ne le quittera plus l'obsession de la femme aimée, dont l'absence lui devient une présence insistante et douloureuse : « J'écoutais Brichot et je n'étais pas seul avec lui. Ainsi que, du reste, cela n'avait pas cessé depuis que j'avais quitté la

maison, je me sentais, si obscurément que ce fût, relié à la jeune fille qui était en ce moment dans sa chambre. Même quand je causais avec l'un ou avec l'autre chez les Verdurin, je la sentais confusément à côté de moi, j'avais d'elle cette notion vague qu'on a de ses propres membres, et s'il m'arrivait de penser à elle c'était comme on pense, avec l'ennui d'y être lié par un entier esclavage, à son propre corps^{xxvii} ». La jalousie est donc chez Proust une expérience complexe d'arrachement de soi à soi et d'intromission de l'autre en soi. Ainsi, elle est présence à l'autre et absence à soi. Mais quel est le fantasme qui la sous-tend ? Et peut-on accrédi-ter l'hypothèse d'I. Lafont selon laquelle « l'expérience de la jalousie serait à rattacher à une expérience antérieure de nature traumatique ou effractive^{xxviii} » ?

Pour tous les personnages de *La Recherche* qui en font l'expérience, la jalousie est profondément liée au soupçon d'infidélité de la femme aimée. Swann souffre d'imaginer, derrière les volets d'Odette, « le couple invisible et détesté, d'entendre ce murmure qui révélait la présence de celui qui était venu, après son départ, la fausseté d'Odette, le bonheur qu'elle était en train de goûter avec lui^{xxix} ». Le narrateur ne peut laisser Albertine dans le train avec Saint-Loup : « ils auraient pu, pendant que j'avais le dos tourné, se parler, aller dans un autre wagon, se sourire, se toucher^{xxx} », ni laisser Albertine aller à Trieste : « ce qui maintenant me déchirait le cœur, c'était qu'elle y passerait la nuit avec l'amie de Melle Vinteuil^{xxxi} ». Une fois Albertine morte, le narrateur part à la recherche d'indices d'une infidélité réellement advenue, allant jusqu'à interroger la femme de chambre de la baronne Putbus, afin de recueillir de cette « femme qui aime les femmes » un récit circonstancié des infidélités saphiques d'Albertine. Mais, ainsi que le constate B. Chervet, « la réification de la jalousie en des scènes de couple tangibles tente de recouvrir le fait qu'elle est issue du rapport à une réalité interne, le ressenti du manque et l'éprouvé de la tendance à disparaître^{xxxii} ».

Melanie Klein (1957) a montré que la jalousie, contrairement à l'envie, suppose la constitution d'un objet total et se réfère à une fantasmatique œdipienne. La jalousie fait exister le tiers de façon paradigmatique, elle le présentifie au milieu du duo amoureux. Freud considère que la jalousie normale « se compose essentiellement du deuil, de la douleur concernant l'objet d'amour cru perdu, et de l'atteinte narcissique^{xxxiii} ». Est-elle donc effondrement devant la perte de l'objet maternel qui disparaît, comme le suggère la référence au deuil et à la perte de l'objet d'amour, ou bien est-elle « issue du complexe d'Œdipe ou du complexe de la fratrie de la première période sexuelle » ? Freud amalgame ici deux choses qui semblent contradictoires sur le plan génétique, car si la jalousie est un produit du complexe

d'Œdipe, comment comprendre qu'elle « soit en continuité avec les motions les plus précoces de l'affectivité infantine^{xxxiv} » ? Mais là encore, la logique génétique trouve ses limites et c'est le chevauchement de plusieurs registres qui explique l'amalgame freudien. La jalousie vient tiercéiser, comme le fait l'Œdipe, un vécu d'abandon et de détresse plus originaire. Dans la jalousie, c'est la grande scène de la disparition de la mère qui se rejoue, mais elle peut être reliée à l'apparition d'un tiers, venu ravir la mère à l'enfant. Or, la spécificité de la jalousie proustienne, et sa folie, trouvent peut-être là leur origine, dans une différence notoire avec la jalousie dite normale ou œdipienne.

5. Une jalousie à deux ou à trois ?

L'instauration d'un tiers et rival œdipien est sans conteste l'un des organisateurs fondamentaux de la conflictualité intrapsychique telle qu'elle s'organise dans le fantasme de la scène primitive. L'enfant, dans sa relation avec sa mère, est amené à relier l'absence de sa mère à la présence du père. La mère n'est absente que parce qu'elle est présente auprès du père. C'est ainsi que la fonction paternelle se définit comme une fonction de séparation, « non pas de la mère, mais *de l'objet même de la séparation dont l'autre maternel est "étai"*^{xxxv} », selon la formule éclairante de P.-L. Assoun. En effet, comme le note M. Burdet, « Sans embuches narcissiques précoces, Œdipe rééquilibre le narcissisme qui s'élabore tout au long de la vie. Car si l'interdiction de l'inceste implique une perte, et sa nécessaire élaboration paraît pourtant parfois impossible (deuil versus mélancolie), elle constitue tout à la fois blessure et protection du narcissisme de l'enfant. La question de l'interdiction élude ainsi, et aussi, l'impuissance infantile face à la réalisation du désir incestuel^{xxxvi} ». Or, dans *La Recherche* le père refuse de jouer son rôle de tiers et paraît au contraire prêt, dans la célèbre scène du coucher à Combray, à céder la mère à l'enfant : « Mais va donc dormir avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien^{xxxvii} ».

Dans cette scène, comme le note F. Drossart, le narrateur est à la recherche d'une « triangulation à la fois recherchée et impossible ; un course à l'abîme dont la seule issue est l'écriture^{xxxviii} ». Impossible triangulation, car la paradoxale intervention paternelle met fin à la situation triangulaire de l'Œdipe et enferme le narrateur dans une dyade mère-fils qui le plonge immédiatement et pour toujours dans la détresse. Cette scène confronte le narrateur au

pouvoir de la mère sur lui : « C'est bien du pouvoir du sexe de la mère qu'il s'agit ici, pouvoir de vie, mais aussi de mort sur un fils qui le regarde fasciné, écrasé par une démesure qui déborde complètement la dissymétrie^{xxxix} ». Or, le rapproché incestueux, et l'angoisse qui s'y rattache, côtoient toujours chez Proust le sentiment désespéré d'une absence fondamentale de sa mère, et de son impuissance à devenir l'objet privilégié de son attention.

Dès lors, il semble que la jalousie des différents personnages masculins tente de rétablir un drame à trois personnages (le mari, la femme, l'amant) là où le désinvestissement de la mère ouvre sur un ailleurs beaucoup plus inquiétant. M. Blévis relie la jalousie que Proust ressent à l'absence dépressive de sa mère : « L'enfant Marcel Proust écoutait depuis longtemps les fêlures, les brisures mystérieuses de cette mère, ce qui la retenait loin de lui (et certes pas seulement les invités du soir), ses investissements féminins en impasse ou déployés^{xl} ». La jalousie est donc chez Proust une scène qui tente de donner sens à ce désinvestissement en rétablissant un scénario œdipien là où, précisément, il manque.

En réalité, le défaut de tiercéisation véritable infiltre le fantasme jaloux lui-même, puisque le narrateur ne se représente pas, dans la jalousie qu'il éprouve pour Albertine, *un* rival, mais au contraire *une* rivale venue partager avec Albertine des plaisirs qui ne peuvent que lui rester profondément énigmatiques. De ce point de vue, l'homosexualité féminine parachève chez le narrateur le sentiment d'être exclu d'un plaisir auquel il ne peut *définitivement* prendre aucune part : « Cette autre jalousie, provoquée par Saint-Loup, par un jeune homme quelconque, n'était rien. J'aurais pu dans ce cas craindre tout au plus un rival sur lequel j'eusse essayé de l'emporter. Mais ici le rival n'était pas semblable à moi, ses armes étaient différentes, je ne pouvais lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs, ni même les concevoir exactement^{xli} ». La jalousie du narrateur, quand elle le confronte au fantasme des amours saphiques, le confronte au « fragment d'un autre monde, d'une planète inconnue et maudite, une vue de l'Enfer^{xlii} ». Bien sûr, on peut y voir une mise en scène par Proust de sa propre homosexualité. Mais, au-delà, l'homosexualité supposée d'Albertine a comme corollaire d'exclure radicalement le narrateur de la scène primitive qu'il se représente. Comme à Monjouvain, et comme dans *Le Temps retrouvé* quand il observe Charlus se faire fouetter, voilà le narrateur condamné – et l'on sait que ce furent vraisemblablement les seules pratiques sexuelles de Proust dans la réalité – à n'être que le spectateur voyeur d'ébats dont il est « sexuellement » exclu. Le plaisir féminin, et son

énigme, se closent dans la mise en scène saphique d'un plaisir que l'homme est par définition impuissant à donner.

Car chez Proust, la séparation des sexes est irrémédiable : « les deux sexes mourront chacun de son côté^{xliii} ». La séparation est au cœur même de l'être puisque chaque être porte en lui les deux séries irréconciliables. L'androgynie proustien diffère en cela radicalement de l'androgynie platonicien : l'hermaphroditisme initial n'y est pas rève d'unité mais au contraire cauchemar d'une séparation irréductible entre « les deux séries homosexuelles divergentes, celle de Sodome et celle de Gomorrhe^{xliv} ». L'analyse de Deleuze est certes juste et judicieuse, mais elle manque à mon sens le fait que cette hétérogénéité vient figurer un plaisir partagé dont le narrateur, de par sa sexuation, est à tout jamais exclu. Être né homme fait de lui un irréductible étranger au pays des femmes. Finalement, on retrouve au cœur de la jalousie proustienne la fascination angoissée du narrateur face à l'univers sphérique féminin de la mère et de la grand-mère, unies à tout jamais dans la lecture des lettres de Mme de Sévigné à sa fille : voilà un amour auquel les hommes ont si peu de part !

Au terme de ce parcours proustien de la jalousie, je propose l'hypothèse suivante : la jalousie est certes un sentiment normal, post-œdipien, mais elle risque de devenir obsédante si le tiers n'est qu'un double de la figure maternelle, excluant à tout jamais le sujet de ses prétentions à devenir l'objet de l'objet. La folie de la jalousie homosexuelle du narrateur pour Albertine tente de saisir ce cauchemar d'une jalousie sans exutoire et sans issue. Dans la scène qui clôt *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur, en larmes dans les bras de sa mère après avoir congédié Albertine, regarde le lever du soleil : « Mais, derrière la plage de Balbec, la mer, le lever du soleil, que maman me montrait, je voyais, avec des mouvements de désespoir qui ne lui échappaient pas, la chambre de Montjouvain, où Albertine, rose, pelotonnée comme une grosse chatte, le nez mutin, avait pris la place de l'amie de Melle Vinteuil et disait avec des éclats de son rire voluptueux : "Hé bien ! si on nous voit, ce n'en sera que meilleur. Moi, je n'oserai pas cracher sur ce vieux singe ?"^{xlv} ». L'intimité d'Albertine et de Melle Vinteuil se superpose à celle du narrateur et de sa mère, unis dans la contemplation des amours du soleil et de la mer. Toujours plus lié à sa mère, le narrateur se représente une scène sexuelle qui jouit de la profanation de la mère. « Il faut absolument que j'épouse Albertine^{xlvi} » sera l'ultime tentative pour tenter d'inscrire un autre destin que celui d'un lien exclusif à une figure décidément omniprésente, ultime tentative que la fuite puis la mort d'Albertine fera

échouer, condamnant définitivement le narrateur à être le prisonnier de son amour pour sa mère.

Bibliographie

Assoun, P.-L. (1997). *Corps et symptôme*. II. Paris : Anthropos.

Bernateau I. (2012). De l'impuissance à la toute-puissance : Proust et l'horreur de la pénétration. *Revue française de psychanalyse*, 76, 1, 27-42.

Blévis, M. (1999). L'amour de la jalousie. In P. Guyomard (Ed), *La disposition perverse*, Paris : Odile Jacob.

Bourdin D. (2014). Investissements d'objet et investissements narcissiques. Quelques paradoxes. *Revue française de psychanalyse*, 78, 1, 166-178.

Burdet M. (2012). Œdipe en constances. *Revue française de psychanalyse*, 76, 5, 1369-1375.

Chervet B. (2011). La jalousie. *Revue française de psychanalyse*, 75, 3, 713-720.

Deleuze, G. (1964). *Proust et les signes*. Paris : PUF.

Drossart F. (2012). Le travail d'écriture chez Proust, figure de la parthénogénèse. *Topique*, 118, 141-149.

Evzonas N. (2012). Alexandre Papadiamantis, un saint passionné. *Topique*, 120, 51-65.

Freud, S. (1922). De quelques Mécanismes dans la jalousie, la paranoïa et la mélancolie. *Œuvres complètes*, XVI. Paris : PUF, 2003.

Kestemberg, E. (1978). La relation fétichique à l'objet. *Revue française de psychanalyse*, 42, 2, 195-214.

Klein, M. (1957/1968). *Envie et gratitude*, Paris : Gallimard, 1968.

Laffont I. (2011). Trame de la jalousie. *Revue française de psychanalyse*, 75, 3, 797-813.

Lacan, J. (1963-1963/2004). *Le Séminaire livre X. L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller. Paris : Éditions du Seuil.

Mcdougall, J. (1993). L'Addiction à l'autre : réflexion sur les néo-sexualités et la sexualité addictive (pp. 139-157). *Monographie de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse, Les Troubles de la sexualité*. Paris : PUF.

Proust, M. (1887-1905/1953). *Correspondance avec sa mère*. Paris : Plon, 1953.

Proust, M. (1913-1918/1987). *Du Côté de chez Swann* (1913), *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, I, (1918), *À la Recherche du Temps perdu*, I. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987.

Proust, M. (1918-1920/1988). *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, II (1918), *Le Côté de Guermantes* (1920), *À la Recherche du Temps perdu*, II. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.

Proust, M. (1921-1922/1988). *Sodome et Gomorrhe* (1921), *La Prisonnière* (1922), *À la Recherche du Temps perdu*, III. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.

Proust, M. (1925-1927/1989). *Albertine disparue* (1925), *Le Temps retrouvé* (1927), *À la Recherche du Temps perdu*, IV. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

Richard, J.-P. (1974). *Proust et le monde sensible*. Paris : Éditions du Seuil.

Saurer A. (2010). Défaillances de l'objet et somatisations. *Revue française de psychanalyse*, 74, 5, 1647-1654.

Wagner Ch. (2012). Relation d'objet dans la perversion narcissique. Se soutenir : déconstruire l'autre. *L'information psychiatrique*, 88, 1, 21-28.

ⁱ Proust M. (1913), *Du côté de chez Swann*, p. 223.

ⁱⁱ *Ibid.*, p. 227.

ⁱⁱⁱ Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 503.

^{iv} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 834.

^v Kestemberg E. (1978) La relation fétichique à l'objet, p. 213.

^{vi} Proust M. (1922), *La prisonnière*, p. 884.

^{vii} *Ibid.*, p. 873.

^{viii} Wagner Ch. (2012) Relation d'objet dans la perversion narcissique. Se soutenir : déconstruire l'autre, p. 22.

^{ix} Deleuze G. (1964) *Proust et les signes*, p. 164.

^x Proust M. (1918) *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 299.

^{xi} Proust M. (1913), *Du côté de chez Swann*, p. 481.

^{xii} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 600.

^{xiii} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 895.

^{xiv} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 434.

^{xv} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 319.

-
- ^{xvi} Bourdin D. (2014) Investissements d'objet et investissements narcissiques. Quelques paradoxes, p. 172.
- ^{xvii} Saurer A. (2010) Défaillances de l'objet et somatisations, p. 1648.
- ^{xviii} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 613.
- ^{xix} Proust M. (1887-1905) *Correspondance*, p. 223.
- ^{xx} McDougall J. (1993), L'addiction à l'autre, p.143.
- ^{xxi} Lacan J. (2004) *Séminaire livre X. L'angoisse*, p. 67.
- ^{xxii} Proust M. (1913), *Du côté de chez Swann*, p. 212.
- ^{xxiii} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 785.
- ^{xxiv} Richard J.-P. (1974) *Proust et le monde sensible*, p. 232.
- ^{xxv} Evzonas N. (2012), Alexandre Papadiamantis, un saint passionné, p. 55.
- ^{xxvi} Proust M. (1913), *Du côté de chez Swann*, p. 225.
- ^{xxvii} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 832.
- ^{xxviii} Laffont I. (2011), Trame de la jalousie, p. 817.
- ^{xxix} Proust M. (1913), *Du côté de chez Swann*, p. 269.
- ^{xxx} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 486.
- ^{xxxi} *Ibid.*, p.505.
- ^{xxxii} Chervet B. (2011) La jalousie, p. 720.
- ^{xxxiii} Freud S. (1922) De Quelques Mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », p. 87.
- ^{xxxiv} Proust M. (1922) *La prisonnière*, p. 87-88.
- ^{xxxv} Assoun P.-L. (1997) *Corps et Symptôme*, p. 35-36.
- ^{xxxvi} Burdet M. (2012) Œdipe en constances, p. 1371.
- ^{xxxvii} Proust M. (1913) *Du côté de chez Swann*, p. 27.
- ^{xxxviii} Drossart F. (2012). Le travail d'écriture chez Proust, figure de la parthénogénèse, p. 141.
- ^{xxxix} Bernateau I. (2012). De l'impuissance à la toute-puissance : Proust et l'horreur de a pénétration, p. 42.
- ^{xl} Blévis M. (1999) L'amour de la jalousie, p. 127.
- ^{xli} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 504-505.
- ^{xlii} Proust M. (1925) *Le temps retrouvé*, p. 99.
- ^{xliiii} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 616.
- ^{xliv} Deleuze G. (1964), *Proust et les signes*, p. 18.
- ^{xliv} Proust M. (1921) *Sodome et Gomorrhe*, p. 513-514.

^{xlvi} *Ibid.*, p. 515.